

REVUE DE  
LINGUISTIQUE  
FRANÇAISE  
DIACHRONIQUE

4  
2014

# DIACHRONIQUES

GUERRE, LANGUE  
ET SOCIÉTÉ

Vanden Abeele-Marchal – 979-10-231-0888-0



GUERRE, LANGUE  
ET SOCIÉTÉ**OLIVIER SOUTET**

Présentation

**HÉLÈNE BIU**Les traductions espagnoles de Végèce et Frontin  
au xv<sup>e</sup> siècle. Questions de lexique**SOPHIE VANDEN ABEELE-MARCHAL**Mots de guerre et guerre de mots chez Vigny : « Je m'en lave  
les mains, lavez vos noms »**JOËLLE DUCOS***L'Argot de la guerre* d'Albert Dauzat, un siècle après**AVIV AMIT**La première guerre mondiale et les langues régionales  
en France**GÉRARD REBER**

L'évolution de la langue militaire allemande après 1918

**SAMIR BAJRIĆ & DUBRAVKA SAULAN**

Le croate et le serbe entre deux terminologies militaires

RÉSUMÉS/ABSTRACTS

ISBN 978-2-84050-982-0



9 782840 509820

SODIS  
F387761

12 €

<http://pups.paris-sorbonne.fr>

# Diachroniques

n° 4 – 2014

*Revue de linguistique française diachronique*



# GUERRE, LANGUE ET SOCIÉTÉ



# Guerre, langue et société



Les PUPS, désormais SUP, sont un service général  
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2016

© Sorbonne Université Presses, 2020

isbn papier : 978-2-84050-982-0

PDF complet – 979-10-231-0886-6

TIRÉS À PART EN PDF :

Biu – 979-10-231-0887-3

**Vanden Abeele-Marchal – 979-10-231-0888-0**

Ducos – 979-10-231-0889-7

Amit – 979-10-231-0890-3

Reber – 979-10-231-0891-0

Bajric Saulan – 979-10-231-0892-7

Maquette initiale : Compo-Méca

Réalisation : 3d2s – Emmanuel Marc Dubois (Issigeac)

**SUP**

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

sup.sorbonne-universite.fr

# Présentation

Olivier Soutet

Université Paris-Sorbonne

Si, on le devine sans peine, le thème de ce quatrième numéro de *Diachroniques* a été conditionné par le centième anniversaire du début de la Grande Guerre, on constatera, à la consultation du sommaire, que seulement deux contributions lui sont directement consacrées, la décision ayant assez vite été prise d'étendre la problématique des rapports entre guerre, langue et société, et cela aussi bien dans l'espace que dans le temps. Significativement, du reste, l'ordre de ce sommaire, délibérément diachronique, place les deux contributions (d'Aviv Amit et de Joëlle Ducos) sur la guerre de 14 en position médiane, précédées de deux contributions (d'Hélène Biu et de Sophie Vanden Abeele-Marchal) portant sur les xv<sup>e</sup> et xix<sup>e</sup> siècles et suivies de deux autres (de Gérard Reber et Samir Bajrić et Dubravka Sualan) portant sur l'époque contemporaine.

À une exception près, la contribution d'Aviv Amit, les contributions réunies présentent d'abord un intérêt lexicologique et, peut-on même dire, terminologique, qui devrait intéresser non seulement les linguistes, lexicologues et terminologues, mais aussi des spécialistes d'histoire militaire, d'histoire politique, et même, pour l'article consacré à Vigny, d'histoire littéraire :

- lexique castillan des armes à partir des traductions espagnoles de Végèce et de Frontin (contribution d'Hélène Biu) ;
- lexique de l'armement de la France d'Ancien Régime à la fin de la période impériale chez Vigny (contribution de Sophie Vanden Abeele-Marchal) ;
- langue des Poilus (contribution de Joëlle Ducos) ;

- panorama de la langue militaire (structuration des unités, chaîne de commandement, dispositifs opérationnels) allemande depuis 1945 (contribution de Gérard Reber) ;
- lexique militaire comparé du serbe, du croate et du serbo-croate depuis l'éclatement de la deuxième Yougoslavie dans le courant des années 1990 (contribution de Samir Bajrić et de Dubravka Saulan).

Toutefois, au-delà des faits lexicaux bruts, ces articles ont une portée méthodologique, épistémologique, sociologique ou idéologique, sur laquelle nous souhaiterions insister.

La contribution d'Hélène Biu traite de problèmes traductologiques appliqués à certains termes du vocabulaire militaire latin traduit en espagnol. Les traductions visées sont celles de l'*Epitoma de re militari* de Végèce (tournant des <sup>xiv</sup><sup>e</sup> / <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècles) et les *Stratagemata* de Frontin dans deux versions castillanes des <sup>xv</sup><sup>e</sup> et <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècles. Elle fait apparaître des solutions différentes à un problème commun : comment rendre des termes référant à des réalités largement dépassées, en l'espèce de caractère militaire (armement, types d'unité, types de soldats, dispositifs tactiques) dans une langue qui cherche à signifier des réalités nouvelles, à un moment où se développe l'emploi de la poudre et des armes à feu ? Tandis que le traducteur de Végèce, Alonso de San Cristobal, ne répugne pas à l'emprunt et au néologisme, les traducteurs de Frontin, un anonyme castillan, un anonyme aragonais et Diego Guillén de Avila, y recourent peu ou pas, donnant la préférence à l'équivalent castillan déjà en place, fût-il approximatif, à la périphrase et au descriptif. L'étude d'Hélène Biu lui permet d'assortir ces observations tendancielle de portée générale de notices précieuses sur certains mots pour lesquels elle propose, certes avec prudence, d'intéressantes antédatations.

Deux autres contributions, également très riches en termes militaires spécialisés, présentent aussi un intérêt de nature géopolitique et sociopolitique. Il s'agit de celle de Samir Bajrić et Dubravka Saulan, d'une part, et de celle de Gérard Reber, de l'autre.

Samir Bajrić et Dubravka Saulan inscrivent leur étude dans la problématique plus générale du statut linguistique du serbo-croate. On sait que cette langue fut officiellement celle de la Yougoslavie royale (1918-1941) et de la Yougoslavie socialiste (1945-1991) avec, pour des raisons politiques, une prévalence accordée à la composante serbe, particulièrement sensible dans le lexique militaire. Or, la chute du communisme en 1991 entraîna une guerre civile entre la Yougoslavie (qui deviendra pour un temps assez court la République fédérative de Yougoslavie, réduite de fait à la Serbie et au Monténégro, laquelle éclatera elle-même pour donner naissance en 2006 à la République de Serbie et à la République du Monténégro), de laquelle s'est détachée la Croatie, et la Croatie en train de (re)naître sous la forme d'une République croate, comme telle dotée d'une armée. Dans ce domaine symboliquement très fort, la République de Croatie va s'attacher à promouvoir une terminologie militaire (grades, armes, opérations, etc.) aussi démarquée que possible de l'usage « serbo-croate ». Tandis que celui-ci fait une place privilégiée à l'emprunt, notamment de type latin, celle-là privilégie des mots d'origine slave.

L'histoire du vocabulaire militaire allemand depuis 1918, on s'en doute, a largement été, elle aussi, conditionnée par l'évolution des données géopolitiques en Europe depuis bientôt un siècle. D'abord, la « défrancisation » de ce vocabulaire, amorcée avant la Grande Guerre, s'accélère après 1918 ; ensuite et surtout, la « dénazification » du lexique et, plus encore, de la phraséologie militaire caractérise la période qui suit le Troisième Reich, même si le régime national-socialiste, loin d'être systématiquement innovant, avait largement repris des termes et expressions qui lui étaient antérieurs. Nous renvoyons, par exemple, aux lignes relatives aux termes *Oberkommando* et *Führer*, qui ne disparaissent pas mais ne survivent que dans des compositions nouvelles qui en limitent la connotation péjorative. Dans le même temps, l'insertion des forces militaires allemandes dans l'OTAN se manifeste, mais la chose est moins originale, par l'américanisation de certains termes.

Les deux contributions sur la guerre de 14 nous placent au croisement de la sociolinguistique et de l'épistémologie linguistique. L'article d'Aviv Amit s'intéresse de manière très spécifique aux progrès du standard français pendant le premier conflit mondial au détriment des parlers locaux, en l'espèce le breton, le corse et l'occitan, lesquels à la veille de 1914 sont dominants dans leurs aires respectives. La chose est si vraie qu'au début de la guerre, la pratique de l'état-major consiste à constituer des unités linguistiquement (c'est-à-dire dialectalement) homogènes, l'usage du standard ne garantissant pas une bonne compréhension des ordres par la troupe. Toutefois, cette pratique ne résiste pas aux hécatombes successives, qui imposent l'amalgame de soldats d'origine géographique et linguistique différente et, par voie de conséquence, l'usage du seul standard français. Usage que consolident vite la vie commune qui s'installe durablement dans les tranchées et l'enracinement de l'identité nationale dans la conscience des soldats. À terme rapide, ce passage d'une diglossie plus ou moins satisfaisante (par manque de maîtrise du standard français) au monolinguisme (qui voit triompher ce standard) s'étendra de la vie publique à la vie privée. Aviv Amit conclut, de manière très suggestive, sa contribution en recourant à la notion de chronotope, reprise de Mikhaïl Bakhtine. Association d'un temps et d'un lieu, le chronotope est un concept interprétatif qui permet de rapporter un processus à un mécanisme événementiel (*chronos*) concentré dans un lieu (*topos*). En l'espèce, la francisation, la période 14-18 et la tranchée.

Ainsi, la Grande Guerre a-t-elle amplifié, sinon achevé, le mouvement de systématisation du standard qu'avait engagé la politique de scolarisation quelque trente ans plus tôt.

Linguistiquement parlant, toutefois, la Grande Guerre ne signe pas seulement le triomphe du standard, elle voit aussi se développer, toujours à la faveur de la vie commune des tranchées, une « langue spécialisée », qui, très vite, va intéresser journalistes, écrivains et grammairiens et susciter nombre de publications, parmi lesquelles celle d'Albert Dauzat, de 1918,

*L'Argot de la guerre*, qui fournit la matière de la contribution de Joëlle Ducos. Comparé à beaucoup de publications contemporaines, le livre de Dauzat présente l'avantage de s'élever au-dessus de la simple ambition lexicographique et du seul pittoresque savoureux de telle ou telle expression. Il se fonde sur une problématisation de linguistique générale (« Qu'est-ce qu'une langue ? », « Quelle est la part de l'oral dans l'évolution d'une langue ? ») et de sociolinguistique (« Le langage est un fait social », « Quel rapport y a-t-il entre langue et argot ? ») qui conduit son auteur à s'interroger sur l'origine de *L'Argot de la guerre*, son rôle de creuset dialectal et son caractère de miroir de la conscience collective. Sous ce rapport, ce livre est de son temps, non seulement par son objet, mais par le regard qui est porté sur lui, indissociable du point de vue sociologique qui domine largement les études linguistiques au tournant des <sup>xix</sup><sup>e</sup> et <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècles. C'est dire qu'il demeure, au-delà de considérations un peu personnelles, liées aux engagements de Dauzat pendant la période 14-18, un ouvrage-clef pour l'étude linguistique objective du français pendant la Grande Guerre. À ce titre, il constitue plus qu'un simple témoignage pour les linguistes et historiens qui, un siècle plus tard, continuent de s'intéresser aux conséquences (socio)linguistiques de la Grande Guerre.

La contribution de Sophie Vanden Abeele-Marchal est la seule des six à s'appuyer sur des textes littéraires, en l'espèce une bonne part des œuvres de Vigny, largement occupées par les références aux guerres de la période révolutionnaire et impériale. Sans doute ne sont-ce pas les éléments techniques, phraséologiques et rhétoriques du langage militaire qui doivent ici retenir prioritairement l'attention, même s'ils peuvent intéresser l'historien du français et si Vigny lui-même ne négligeait pas d'y accorder la plus grande importance, mais la symbolique de la guerre comme motif romanesque et enjeu anthropologique : c'est donc le mot *guerre*, bien plus que les mots ou expressions du champ sémantique de la guerre, qui devient l'objet d'étude. « Conçue, écrit Sophie Vanden Abeele-Marchal, comme un principe de déplacement, à la fois extérieur et intérieur, la guerre

chez Vigny est donc moins un enjeu de représentation que l'une des formes d'expression du dynamisme individuel et collectif, caractéristique de la modernité post-révolutionnaire, dont elle fournit un modèle d'intelligibilité. Et c'est dans le mouvement même du langage que tout se joue : le mouvement que représente la guerre n'est pas seulement, pour Vigny, ce que l'on représente et ce que l'on pense, mais ce à partir de quoi l'on pense. »

« Ce à partir de quoi l'on pense » : formule qui, si on veut bien l'entendre dans la largeur de ses significations, est d'une portée qui dépasse le point de vue du seul Vigny. À s'en tenir au seul plan linguistique, la langue des armes et de la guerre, au-delà de sa technicité, est aussi un lieu symboliquement fort où se disent les héritages revendiqués – ou refusés, les identités déchirées et les solidarités découvertes.

# Mots de guerre et guerre de mots chez Vigny : « Je m'en lave les mains, lavez vos noms »

Sophie Vanden Abeele-Marchal  
Université Paris-Sorbonne

« La seule guerre, j'espère, sera : la *guerre des idées*,  
toute pacifique et non moins glorieuse que l'autre<sup>1</sup>. »

(Alfred de Vigny, 25 mars 1848)

Comme chez les écrivains et les publicistes contemporains, la guerre est au cœur des représentations que propose Vigny de la société issue de la Révolution. Elle s'écrit, chez lui, à partir de l'expérience concrète de quatorze années « de service », déterminées autant par l'histoire familiale et la carrière de son père, capitaine d'infanterie blessé à la guerre de Sept Ans et embarqué volontaire pour la guerre d'indépendance américaine, que par l'histoire collective et l'« amour vraiment désordonné de la gloire des armes<sup>2</sup> » propre à la « génération née avec le siècle, qui, nourrie de bulletins par l'Empereur, avait toujours devant les yeux une épée nue, et vint la prendre au moment même où la France la remettait dans le fourreau des Bourbons<sup>3</sup> ». Elle est associée, dans *Servitude et grandeur militaires*, comme chez Musset dans la *Confession d'un enfant du siècle*, à la même date et en des termes similaires<sup>4</sup>, à l'expression du « naufrage universel

1. Lettre à Eugène Paignon, 25 mars 1848, *Correspondance de Vigny*, t. VI, éd. Madeleine Ambrière, Thierry Bodin et Sophie Vanden Abeele-Marchal, Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 488.

2. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. Alphonse Bouvet, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1993, t. II, p. 688.

3. *Ibid.*, p. 684.

4. Voir Frank Lestringant, « Vigny, *Servitude et grandeur militaires* », dans son édition de *La Confession d'un enfant du siècle*, Paris, Le Livre de Poche, 2003, p. 397-400.

des croyances<sup>5</sup> », du « désespoir », du « désenchantement », en un mot du « mal du siècle » : la voix de la guerre, ses antennes et ses récits, sa langue en somme le diffusent dans des cœurs infantiles, estampillés au fer de « la marque brûlante de l'aigle romaine<sup>6</sup> » comme le sont à la poudre de canon les bras tatoués des soldats<sup>7</sup> :

La guerre était debout dans le lycée, le tambour étouffait à mes oreilles la voix des maîtres, et la voix mystérieuse des livres ne nous parlait qu'un langage froid et pédantesque. Les logarithmes et les tropes n'étaient à nos yeux que des degrés pour monter à l'étoile de la Légion d'honneur, la plus belle étoile des cieux pour des enfants.

Nulle méditation ne pouvait enchaîner longtemps des têtes étourdies sans cesse par les canons et les cloches des *Te Deum* ! Lorsqu'un de nos frères, sorti depuis quelques mois du collège, reparaisait en uniforme de housard et le bras en écharpe, nous rougissions de nos livres et nous les jetions à la tête des maîtres. Les maîtres même ne cessaient de nous lire les bulletins de la Grande Armée, et nos cris de « Vive l'Empereur ! » interrompaient Tacite et Platon. Nos précepteurs ressemblaient à des hérauts d'armes, nos salles d'études à des casernes, nos récréations à des manœuvres, et nos examens à des revues. [...] La guerre nous semblait si bien l'état naturel de notre pays que lorsque, échappés des classes, nous nous jetâmes dans l'armée, selon le cours accoutumé de notre torrent, nous ne pûmes croire au calme durable de la paix<sup>8</sup>.

À lire l'œuvre romanesque de Vigny, la guerre, « étrangère », de l'Ancien Régime, de l'Empire et même plus tôt du Bas-Empire, ou « civile », de 1794 aux barricades de 1830, semble bien partout<sup>9</sup>. En 1826, le récit de la conjuration de Cinq-Mars contre le Premier Ministre et « généralissime » cardinal de Richelieu est celui d'une

5. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 821.

6. *Ibid.*, p. 688.

7. Voir, dans *Stello*, la description du bras du canonnier Blaireau qui « se piquait jusqu'au sang, semait de la poudre dans les piqûres, l'enflammait et se trouvait tatoué pour toujours » selon un « vieil usage des soldats » (*Œuvres complètes*, éd. cit., p. 574).

8. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., chap. I, p. 688.

9. Je limite cet essai à l'œuvre romanesque ; il serait à poursuivre à travers la poésie de Vigny.

double menace de guerre civile et de guerre étrangère : y est décrite une France « cantonnée », en 1642, derrière « six armées formidables, reposées sur leurs armes triomphantes » face à une Europe aux prises avec les « révoltes de l'Angleterre et celles de l'Espagne et du Portugal<sup>10</sup> » – c'est tout naturellement au siège de Perpignan que le héros est présenté à Louis XIII, après avoir pris un bastion espagnol. En 1831, les fragments du roman inachevé *L'Almeh* mettent en place les éléments d'une description de la campagne d'Égypte. Un an plus tard, dans *Stello*, parmi les récits que le Docteur-Noir oppose à la tentation du jeune poète idéaliste de prendre part aux combats politiques et à la « guerre éternelle que se font la *Propriété* et la *Capacité*<sup>11</sup> », l'« Histoire de la Terreur » met au centre de la problématique du recueil la guerre civile qui, à Paris, en 1794, par le rétablissement de la loi animale du plus fort, fait des citoyens des « combattants » dressés les uns contre les autres<sup>12</sup>. *Servitude et grandeur militaires*, en 1835, justifie l'aspiration pacifiste à l'extinction de la guerre et à la disparition des armées en racontant « la vie de l'armée de la Restauration et sa mort<sup>13</sup> », époque de transition et de clôture, tournant historique où « l'armée de l'Empire venait expirer dans le sein de l'armée naissante alors, et mûrie aujourd'hui<sup>14</sup> » : sur fond de retraite de l'armée restée fidèle à Louis XVIII en mars 1815, de vie de garnison en 1819 ou de barricade parisienne en juillet 1830, Vigny « sonde » « l'idée gigantesque de la guerre<sup>15</sup> », qui vivifie les armées, à travers trois récits rétrospectifs, trois autoportraits commentés de soldats, un chef de bataillon d'infanterie, un adjudant d'artillerie et un capitaine de grenadiers, engagés dans les guerres successives du début du siècle, depuis la prise de Malte ouvrant à Bonaparte la voie de l'Égypte jusqu'à la campagne d'Espagne en 1823. Enfin

10. *Cinq-Mars*, éd. Sophie Vanden Abeelle-Marchal, Paris, LGF, coll. « Le Livre de Poche », 2006, p. 259.

11. *Stello*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 502.

12. « Une histoire de la Terreur », dans *Stello* ; *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 559.

13. Lettre aux La Grange, 28 août 1836, dans Madeleine Ambrière (dir.), *Correspondance de Vigny*, t. III, éd. Madeleine Ambrière et al., Paris, Puf, 1994, p. 145.

14. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 819-820.

15. *Ibid.*, p. 789.

en 1837, *Daphné* même, cet autre roman inachevé, a pour héros l'empereur philosophe Julien, « pren[ant] ses repas debout avec ses soldats, [...] march[ant] avec un livre de Platon sous son bras [;] écri[vant] en marchant, et gagn[ant] des batailles entre deux Poèmes qu'il compose<sup>16</sup> ».

Loin d'être une concession à une quelconque « soldatomanie<sup>17</sup> » de circonstance, la guerre fournit un motif romanesque qui participe pleinement, comme chez Hugo, des formes de représentation de l'apprentissage contemporain du politique<sup>18</sup>. La guerre, pour Vigny, est un enjeu fondamental de civilisation, au cœur de la question du progrès : elle signale, au moment où « dépérit l'esprit des conquêtes » avec « les restes d'une race gigantesque [s'éteignant] homme par homme et pour toujours<sup>19</sup> », le retour toujours possible de la « barbarie » dont « l'existence du soldat (après la peine de mort) [est] la trace la plus douloureuse<sup>20</sup> ». Aussi l'expression du mal du siècle enracinée dans ce motif s'appuie-t-elle sur une pensée pacifiste, résolument utopique, qui va chercher peut-être dans certaines idées de Benjamin Constant dont le titre de 1814 résonne dans *Servitude*<sup>21</sup> et plus sûrement dans les principes saint-simoniens de paix civile et internationale, d'abolition de l'armée<sup>22</sup>. Assurément même si les conflits en Europe perdurent tout au long du siècle et continuent à structurer les « dynamiques

16. *Daphné*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 947.

17. Stendhal, note du 21 mai 1801 : « Ne pourrait-on pas faire une pièce intitulée : la soldatomanie ou la manie du militaire ? » (*Œuvres intimes*, t. I, éd. Henri Martineau, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1955, p. 439.)

18. L'analyse éclairante de Paule Petitier, dans son article intitulé « Après la bataille ». Changement de champ de la guerre » (dans Claude Millet [dir.], *Hugo et la guerre*, actes du colloque « Hugo et la guerre », université Paris VII, 6-8 juin 2002, Paris, Maisonneuve & Larose, 2002, p. 377-394), montre bien la proximité idéologique des deux écrivains, même si chez Hugo la guerre est avant tout rupture là où chez Vigny elle est mouvement.

19. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 763.

20. *Ibid.*, p. 692.

21. *De l'esprit de conquête et de l'usurpation dans leurs rapports avec la civilisation européenne*, paru en 1814.

22. Voir Saint-Simon, *De la réorganisation de la société européenne* (1814). L'influence du saint-simonisme sur Vigny est importante longtemps, explicite au moins jusque dans les années 1830. Voir également sur la pensée pacifiste l'article de Philippe Régnier, « Victor Hugo et le pacifisme d'inspiration saint-simonienne », dans Claude Millet (dir.), *Hugo et la guerre*, op. cit., p. 267-281.

nationales<sup>23</sup> », la victoire diplomatique du Congrès de Vienne, qui infuse profondément l’imaginaire de la guerre pendant plusieurs dizaines d’années, et la récurrence des débats parlementaires sur la réforme de l’armée, dont le Docteur-Noir souligne d’ailleurs la stérilité dans *Stello*<sup>24</sup>, confortent cette idée générale, développée dans *Servitude*, que « le règne triomphal de la guerre est terminé : les progrès de la mécanique et le progrès des idées font que l’avenir est aux négociations diplomatiques, que le rôle de l’armée sera de plus en plus réduit à la répression des troubles intérieurs et que la doctrine de l’obéissance passive oblige le soldat à être l’instrument d’éventuels coups d’État<sup>25</sup> ».

Associé à la figure paternelle (qui unit au père les compagnons d’armes partageant leur expérience guerrière), le récit de guerre a une dimension essentiellement didactique. Vigny dépasse en effet la nostalgie passéiste des guerres napoléoniennes qu’exploitent alors la littérature et la presse : la guerre relève moins chez lui d’une mémoire militaire que d’un champ de réflexion au sens propre et à part entière, qu’il s’agit de renouveler. À ce titre, deux séries conceptuelles complémentaires liées au terme apparaissent dans le texte vignyen. Entendue comme un « mot global », la guerre est associée à un usage métaphorique, qui prend le relais d’une isotopie à valeur référentielle. Ainsi est-elle donnée, dans une première série, pour une entité définie dans un ensemble de termes à connotation axiologique forte (« la guerre est maudite »<sup>26</sup>). Allégorisée, elle manifeste la volonté de réinvestir des formes de représentation qui participent à la fois de la psychomachie et du symbolisme historique et politique, comme toujours chez Vigny et d’une manière générale chez les premiers romantiques en quête de refondation d’une transcendance culturelle adaptée à la modernité. Ces enjeux, philosophiques et politiques, correspondent bien à son *ethos* d’historien moraliste,

23. Dominique Kalifa, Introduction, *Romantisme*, 2013/3, n° 161, « Le militaire », p. 3.

24. *Stello*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 545.

25. Alphonse Bouvet, Notice de *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 1549.

26. *Ibid.*, p. 724.

se présentant comme « une sorte de moraliste épique »<sup>27</sup>. Ils sont également poétiques et c'est sous cet angle qu'il aborde en grande partie la question de la guerre : lorsqu'il « sonde la guerre », selon l'expression de *Servitude*, c'est le langage de la guerre dont il analyse la nature et la fonction jusqu'à se les approprier, tant sur le plan lexicologique que rhétorique car, pour lui, le raisonnement linguistique fait advenir du sens. De même que, sur le plan narratif, les champs de bataille ne sont pas les lieux principaux des récits qui, tout en ayant pourtant pour sujet la guerre et le soldat, déplacent l'action vers d'autres champs d'expérience ; de même sur le plan poétique les « lieux du discours » de la guerre se transforment : l'érosion des codes traditionnels de représentation, les transferts et les contaminations de sens par métonymie, les glissements notionnels par dérivation inscrivent la guerre, dont Vigny mesure parfaitement le potentiel métaphorique (de *translatio*), dans d'autres champs de signification. Apparaît ainsi la deuxième série conceptuelle, à travers laquelle le terme de *guerre* participe de la construction d'« un modèle d'intelligibilité [complétant] l'outillage mental de l'homme du XIX<sup>e</sup> siècle [pour lequel] l'idée de lutte fournit un principe explicatif important de l'évolution, de l'Histoire et du moi<sup>28</sup> ». La guerre, principe d'opposition et de paradoxe, est chez Vigny l'expression même du mouvement, de la conversion, de la révolution : lieu de la « crise »<sup>29</sup> et donc de la possibilité d'avènement d'autre chose qu'elle-même, elle participe de l'expression du dynamisme interne engendré par le conflit que, autant que dans le langage et la pensée, Vigny voit dans l'histoire. Elle manifeste l'avènement de l'individu à l'âge adulte de la modernité. Ainsi « l'homme de paix » et l'« homme de guerre » réconciliés dans le « citoyen »<sup>30</sup>, l'affrontement armé, sanguinaire, peut-il être neutralisé idéologiquement, dépassé et renvoyé dans le passé, dans le temps de l'enfance et de la « barbarie » ; et la

27. *Journal d'un poète*, note de 1834, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, éd. Fernand Baldensperger, 1948, p. 1018.

28. Paule Petitier, « "Après la bataille". Changement de champ de la guerre », art. cit., p. 377.

29. *Stello*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 657.

30. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 724.

guerre, pensée comme un motif heuristique fondamentalement polémique, propre au « combat des idées » moderne.

Sujet du récit, et en particulier du récit historique, la guerre, comme conflit armé, est décrite par un romancier qui recourt à un lexique de spécialité, technique, relevant d'un ensemble d'usages à valeur référentielle. Qu'il décrive ceux de l'Ancien Régime ou ceux des périodes révolutionnaire et post-révolutionnaire, il distingue les combattants par des termes précis: nobles volontaires, « armés, à cheval et cuirassés », ou paysans engagés, fantassins en « pelotons » (tirailleurs, lansquenets, grenadiers...) ou cavaliers dans leurs « escadrons » (mousquetaires, cuirassiers, dragons, carabins, gendarmes...), ils sont définis autant par leurs grades, du simple soldat à l'officier, que par leurs corps (ligne, chevau-légers, garde...). Aux différents types de combats, ou d'« affaires » selon un équivalent récurrent du mot *combat* au sein de l'isotopie de la guerre, qu'ils soient individuels comme le duel ou collectifs comme le siège ou la barricade, sont dédiées des armes, par une association souvent métonymique. Le sabre du soldat, l'épée du gentilhomme et de l'officier – à garde de fer pour la campagne et le champ de bataille, ou à garde damasquinée pour la Cour –, le pistolet qui lui est souvent associé, décliné, selon les époques auxquelles cette arme à feu renvoie, en mousquet, escopette, fusil, carabine ou baïonnette, avec les mèches et les cartouches, les tire-bourres et les pierres à feu sont des armes de métier qui s'opposent au poignard de l'assassin et du mercenaire<sup>31</sup>, à la hache du Terroriste, « qui sort fumante d'une tête tranchée », et surtout aux armes mêlées, détournées et carnavalesques, du peuple soulevé<sup>32</sup> et des « gens à pique et à bonnet<sup>33</sup> ». Enfin les pièces

31. *Cinq-Mars*, éd. cit., p. 392 : « L'épée que l'on trempe dans le sang des siens n'est-elle pas un poignard ? »

32. *Ibid.*, p. 267 : « Des filles portaient de longues épées, des enfants traînaient d'immenses hallebardes et des piques damasquinées du temps de la Ligue ; des vieilles en haillons tiraient après elles, avec des cordes, des charrettes pleines d'anciennes armes rouillées et rompues ; des ouvriers de tous les métiers, ivres pour la plupart, les suivaient avec des bâtons, des fourches, des lances, des pelles, des torches, des pieux, des crocs, des leviers, des sabres et des broches aiguës [...]. »

33. *Stello*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 602.

d'artillerie, dont le canon est la principale « bouche à feu », avec ses différents calibres, son « affût » et sa « lumière », la poudre et ses « gargousses », les obus, bombes et boulets, de « décharges à mitraille » en « fusillades », caractérisent les combats collectifs, depuis la bataille rangée devant Perpignan décrite dans *Cinq-Mars* jusqu'aux barricades et aux « révolutions dans la Révolution » du 27 juillet 1794 à 1830, dans *Stello* et *Servitude*. À chaque arme, son vocabulaire : le gentilhomme, qui « tire son épée » et « engage le fer », « vénérant toujours tierce, quarte et octave »<sup>34</sup>, « frappe d'estoc et de taille »<sup>35</sup>; le canonier, avec le « pointeur » et le « chef de pièce », « sert », « ajuste » son canon et « pointe ». À chaque bataille, son vocabulaire : dans l'épisode de la prise du bastion espagnol au siège de Perpignan de *Cinq-Mars*, celui de la poliorcétique est particulièrement riche ; dans *Stello*, c'est celui du coup de force révolutionnaire du 9 Thermidor, remporté sans coup férir mais à force de tours de roue de canon devant les Tuileries<sup>36</sup>; dans *Servitude*, c'est celui de la guerre maritime à coups de canon et celui de l'embuscade nocturne à coups de baïonnette<sup>37</sup>... À chaque fait d'armes, les récompenses de « beaux et nobles états de service »<sup>38</sup> : sous l'Ancien Régime, la présentation au Roi ou la « cocarde blanche »<sup>39</sup>; sous l'Empire, les armes d'honneur, « fusils d'honneur à capucines d'argent », avant la Légion d'honneur et ses « croix [...] pensionnées »<sup>40</sup>, dégradées en « rouleaux d'or » par Louis XVIII<sup>41</sup>. Enfin dès qu'il le peut Vigny signale les idiolectes de la langue militaire : « embarquer son cheval selon les termes de manège », « être ramené [...] terme honnête qui voulait dire et signifie encore *en déroute* dans le langage militaire<sup>42</sup> » ; « passer l'arme à gauche, cela veut dire tuer<sup>43</sup> » ;

34. *Cinq-Mars*, éd. cit., p. 171.

35. *Ibid.*, p. 193.

36. Voir *Stello*, chap. XXXVI, « Un tour de roue », dans *Œuvres complètes*, éd. cit.

37. Voir *Servitude et grandeur militaires*, « La canne de jonc », III, VIII, dans *Œuvres complètes*, éd. cit.

38. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 755.

39. *Ibid.*, p. 754.

40. *Ibid.*, p. 755.

41. *Ibid.*, p. 761.

42. *Cinq-Mars*, éd. cit., p. 191.

43. *Stello*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 575.

« être *descendu* par un boulet<sup>44</sup> »... – ou ses aphorismes : « ce qui tombe dans le fossé est pour le soldat », « le plomb est l'ami du soldat<sup>45</sup> »...

Ce lexique de la guerre détermine en fait chez le romancier, par un élargissement à une perspective quasi anthropologique, un ensemble d'usages et de « mots de fer », par référence à une éthique de virilité synthétisée dans l'adage horatien, « *Justum et tenacem propositi virum*<sup>46</sup> ». Dans *Servitude et grandeur militaires* en particulier, ils constituent l'armée en une « race » à part entière, une « nation dans la Nation », avec ses « mœurs [...] naïves [et] arriérées<sup>47</sup> », autrement dit ses traits culturels historiquement déterminés, évalués à l'aune de la marche de la « civilisation », c'est-à-dire de la marche générale du Progrès<sup>48</sup> : la guerre est la principale de ses « mâles coutumes<sup>49</sup> » qu'une rhétorique particulière caractérise et légitime. Les usages rhétoriques qui lui sont propres, tout en définissant un espace social particulier – comme pour tout langage, Vigny en est bien conscient –, permettent ainsi de circonscrire un univers conceptuel pour le combattre. La langue des « tueurs d'hommes<sup>50</sup> » relève d'une « sophistique » : la violence de la passion pour le pouvoir y subvertit les « formes sociales<sup>51</sup> », qui sont bien l'enjeu principal. Si la guerre est mouvement, la guerre civile, dans *Stello*, est mouvement et cri – « Courage donc, vides cerveaux, criez et courez<sup>52</sup> ! ». À ce titre, elle signale la régression fondamentale de la parole publique et, partant de l'individu, à une forme de barbarie primitive sanguinaire qui donne à « entend[re] le cri de la bête carnassière, sous la voix de l'homme<sup>53</sup> » ; dénoncer le langage de la guerre, et tout particulièrement celui de la guerre

44. *Ibid.*, p. 720.

45. *Cinq-Mars*, éd. cit., p. 213-214. Sur ce point, voir Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité*, Paris, Éditions du Seuil, 2011, t. II, p. 39.

46. *Ibid.*, p. 251.

47. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 725.

48. *Ibid.*, p. 763.

49. *Ibid.*, p. 725.

50. *Stello*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 617.

51. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 684.

52. *Stello*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 561.

53. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 617.

civile, menace contemporaine par excellence, c'est donner à comprendre, à travers les codes linguistiques qui la mettent en forme, l'immoralité de la « loi du sang ».

Commentant les *Fragments d'institutions républicaines* de Saint-Just et le VII<sup>e</sup> entretien des *Soirées de Saint-Pétersbourg* de Joseph de Maistre pour associer leurs auteurs aux « massacreurs de tous les temps<sup>54</sup> », le Docteur-Noir, dans l'« Histoire de la Terreur », s'attache à décomposer le dispositif du discours guerrier, en lui empruntant sa forme même<sup>55</sup>. À partir du motif signifiant du mouvement, il le présente comme un ensemble de pratiques langagières fondées sur la manipulation sémiotique, sur le détournement des signifiants moraux attachés aux mots de la guerre. Cette « sophistique », travaillant sur le « paradoxe », qui « plaît » parce qu'il « heurte l'idée reçue<sup>56</sup> », repose en effet sur la subversion de l'ensemble des valeurs, laïques et religieuses, enseignées par la tradition – Saint-Just est « tout plein de ses Spartiates et de ses Romains délayés dans de vieilles phrases, tout roide de son droit ancien et de son droit moderne<sup>57</sup> » ; Maistre, l'« impitoyable sophistiqueur », « souffle comme un alchimiste patient sur la poussière des premiers livres, sur les cendres des premiers docteurs<sup>58</sup> ». « Replâtrant<sup>59</sup> » les textes chargés de dire la norme, ils les glosent, « singe[ant] le sens commun à s'y méprendre<sup>60</sup> » pour justifier le meurtre, et « l'émotion continue de l'assassinat » dans le cas des Terroristes, par « désir de trouver au Pouvoir temporel absolu une base incontrôlable<sup>61</sup> ». Le procédé, selon Vigny, consiste à

---

54. *Ibid.*

55. Sur la dénonciation contemporaine de la langue et de la rhétorique révolutionnaires, et en particulier du « cri » de révolte, voir par exemple l'article de Michel Delon, « Procès de la rhétorique, triomphe de l'éloquence (1775-1800) », dans Marc Fumaroli (dir.), *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne (1450-1950)*, Paris, Puf, 1999, p. 1001 sq. ; et voir Christelle Reggiani, *Éloquence du roman. Rhétorique, littérature et politique aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Genève, Droz, 2008, p. 80 sq.

56. Stello, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 562. Je souligne.

57. *Ibid.*, p. 613.

58. *Ibid.*, p. 616.

59. *Ibid.*

60. *Ibid.*, p. 612.

61. *Ibid.*

« déplacer<sup>62</sup> » les termes ressortissant de l'axiologie pacifiste, seule légitime, pour créer ce qu'il dénonce comme des oxymores « trompeurs » qui associent le « juste », le « salutaire », le « saint » et l'« expiatoire » à la « sévérité », au « massacre », à l'« homicide » et à l'« effusion de sang<sup>63</sup> », jusqu'à l'aphorisme maistrien : « la guerre est divine ». Rhétorique de l'excès et de la « falsification<sup>64</sup> », le discours ainsi construit ne peut être combattu que par ses propres armes, comme le souligne, dans le discours du Docteur-Noir, le recours à l'expolition et à l'antiphrase, qui joue elle-même sur le déplacement du signifiant :

Que le meurtre est beau, que le meurtre est bon, qu'il est facile et commode pourvu qu'il soit bien interprété ! comme le meurtre peut devenir joli en des bouches bien faites et quelque peu meublées d'arguties philosophiques ! Savez-vous s'il se naturalise moins sur ces langues parleuses que sur celles qui lèchent le sang<sup>65</sup> ?

Et le même Docteur-Noir, empruntant au répertoire allégorique de la psychomachie tout en recourant à cette autre figure rhétorique de l'interversion des signifiés qu'est l'hypallage, de broser le portrait de Joseph de Maistre en « esprit » guerrier : « obstiné, implacable, audacieux et sophiste, *armé* comme le Sphinx jusqu'aux ongles et jusqu'aux dents de sophismes métaphysiques et énigmatiques, *cuirassé* de dogmes *de fer*, *empanaché* d'oracles nébuleux et foudroyants<sup>66</sup> ». La dénonciation de cette rhétorique guerrière, en rapprochant, dans le même mouvement en somme, guerre civile et arbitraire dialectique, a un enjeu majeur. La corruption du langage normatif produit en effet une perturbation du rapport entre le signifiant et le signifié qui engage les formes de représentation du politique et des pratiques contemporaines du Pouvoir. Aussi le Docteur-Noir ne peut-il que reconnaître l'évidement de sens du

62. *Ibid.*, p. 613.

63. *Ibid.*, p. 614.

64. *Ibid.*, p. 615.

65. *Ibid.*, p. 617.

66. *Ibid.*, p. 615. Je souligne.

terme de *république* après le passage des Terroristes et conclure brusquement : « La langue est souple. [...] Lavez vos noms<sup>67</sup> ».

La critique de cet univers conceptuel propre à la guerre donne à voir ce qui constitue pour Vigny les fondements de toute construction sociale, nécessairement adossée à un ordre politique – or, selon lui, on le sait, « l'homme a rarement tort, l'ordre social toujours<sup>68</sup> ». Au centre est en effet la question de la nature de « l'autorité de l'homme sur l'homme<sup>69</sup> », et donc de la liberté individuelle, que Vigny pose à partir du champ sémantique du verbe *servir*. Celui-ci est omniprésent dans *Servitude et grandeur militaires* où sont examinés ses deux sens, oxymoriques, « obéir et commander », « dans notre langage familier<sup>70</sup> » ; de même, dans l'« Histoire de la Terreur » de *Stello*, le portrait du canonnier Blaureau, le domestique du Docteur-Noir en 1794, est entièrement structuré autour des emplois de ce verbe<sup>71</sup>. Du champ technique militaire (servir sa pièce, servir son artillerie, servir dans une arme), le terme glisse vers le champ social (servir dans l'armée, servir un maître), politique (servir la nation, servir le roi) et moral (se dévouer, se sacrifier). Selon une démarche d'ordre onomasiologique, ce point de départ lexicologique, par un jeu sur l'étymologie, le déplacement lexical et les relations de sens jusqu'au paradoxe des alliances oxymoriques, sert de fondement à l'analyse de l'instabilité, tant politique que morale, de la position du soldat dans la société contemporaine. Bien plus, avec le substantif du même champ sémantique, le glissement par transfert dérivationnel du « service », renvoyant aux obligations envers une autorité ou un supérieur, à la « servitude », signalant des rapports de sujétion et d'oppression, ordonnance le constat d'une disjonction, propre au siècle moderne, dont l'armée est devenue « un des vices<sup>72</sup> », entre « citoyen » et « soldat », entre « homme de paix » et « homme de guerre ». La représentation du

67. *Ibid.*, p. 565.

68. *Stello*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 556.

69. *Ibid.*, p. 615.

70. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 692-693.

71. *Stello*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 566-567.

72. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 689.

soldat, « homme soldé<sup>73</sup> », est ainsi placée au cœur d'un réseau d'oppositions binaires qui structure un système de représentation axiologique fondé, comme l'a montré Jacques-Philippe Saint-Gérard, sur l'association étroite du raisonnement linguistique et du raisonnement philosophique : à partir de métaphores très caractéristiques chez Vigny, elle s'articule autour de la scission de son image en deux figures antagonistes – une figure de victime, déclinée en esclave, martyr, moine ou reclus d'une part, et une figure de bourreau, clivée en gladiateur et en mercenaire d'autre part<sup>74</sup>. Elle conduit ainsi à une redéfinition, bien connue, de l'éthique militaire en modèle de conduite traduit en termes de « religion de l'honneur<sup>75</sup> », seule légitimation possible de l'appartenance à l'armée, à une époque où les raisons de se battre, déjà peu légitimes moralement, disparaissent et où les chefs risquent de ne plus être que « des Moïses galonnés [ordonnant de] tuer toute [la] famille<sup>76</sup> ». L'héroïsme chez Vigny ne peut plus être martial : « ce n'est pas dans les combats que sont [l]es plus pures grandeurs [du soldat]<sup>77</sup>. »

Ainsi peut-on comprendre que, sur le plan narratif, une série de décalages dépasse implicitement le récit de bataille en tant que tel, le narrateur se refusant explicitement, dans *Servitude*, à « faire le guerrier », faute d'avoir « vu la guerre ». C'est surtout que celle-ci devient, au fil des textes et du temps, objet d'un récit dont le propos, moral, relève d'une interrogation identitaire : inscrite dans le fil de la reconstruction d'une histoire

73. *Ibid.*, p. 691.

74. Jacques-Philippe Saint-Gérard, *L'Intelligence et l'émotion. Fragments d'une esthétique vignyenne (théâtre et roman)*, Louvain, Peeters, 1988, p. 217-227.

75. Sur cette représentation du soldat et le thème de la « religion de l'honneur », que je ne traite pas ici, voir Patrick Berthier, Préface à *Servitude et grandeur militaires*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classiques », 1992, p. 7-24; Georges Bonnefoy, *La Pensée religieuse et morale d'Alfred de Vigny*, Paris, Hachette, 1946, p. 195 sq.; Marc Citoleux, *Alfred de Vigny. Persistances classiques et affinités étrangères*, Paris, Édouard Champion, 1924, chap. « Les idées militaires »; Pierre Flottes, *La Pensée politique et sociale d'Alfred de Vigny*, Paris, Les Belles Lettres, 1927, chap. 7 « Le supplice du soldat », p. 144 sq. Je signale également, pour être exhaustive, dans le dossier consacré au militaire paru dans la revue *Romantisme*, 2013/3, n° 161, un article d'Isabelle Hautbout « L'adieu aux armes d'Alfred de Vigny : *Servitude et grandeur militaires* », p. 7-17.

76. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 723.

77. *Ibid.*, p. 763.

personnelle et collective, elle dépasse le pur fait d'armes et l'exercice de « l'art de la guerre<sup>78</sup> », pour se définir comme une forme d'expérience humaine structurante : elle ne relève pas du « haut fait » à commémorer mais de l'examen moral consacrant l'avènement de la conscience individuelle moderne. La réalité de la guerre, avec ses isotopies référentielles, est en effet toujours présentée chez Vigny dans un ensemble de récits éducatifs, aussi avidement écoutés que commentés : qu'il s'agisse des « histoires des campagnes » paternelles, sur les « champs de bataille » et sous « les tentes » de Louis XV et du grand Frédéric – « il me montra la guerre dans ses blessures, la guerre dans les parchemins et le blason de ses pères, la guerre dans leurs grands portraits cuirassés, suspendus, en Beauce, dans un vieux château » ; ou qu'il s'agisse des histoires de « compagnons d'armes », de « vieux soldats » et de « vieux officiers dont le dos voûté avait encore l'attitude d'un dos de soldat chargé d'un sac plein d'habits et d'une giberne pleine de cartouches<sup>79</sup> » – « ils me faisaient de vieilles histoires d'Égypte, d'Italie et de Russie, qui m'en apprenaient plus sur la guerre que l'ordonnance de 1789, les règlements de service et les interminables instructions, à commencer par celle du grand Frédéric à ses généraux<sup>80</sup> ».

Le double enjeu poétique et historiographique apparaît bien dans l'opposition que, sur le plan lexical, Vigny dessine implicitement à partir de là entre le « guerrier<sup>81</sup> » et le « soldat ». Le premier est certes, comme le soldat, un « homme de guerre » : un homme qui fait la guerre, en porte les habits et les armes. Dans *Cinq-Mars*, Richelieu dominant le champ de bataille, cuirassé et armé, « revêtu d'un costume entièrement guerrier<sup>82</sup> » de généralissime, « assis sur l'affût du canon, appuyant ses deux bras sur la lumière [de celui-ci] et son menton sur ses bras, dans l'attitude d'un homme qui ajuste et pointe une pièce<sup>83</sup> »,

78. *Ibid.*, p. 800.

79. *Ibid.*, p. 686.

80. *Ibid.*, p. 694.

81. L'analyse vaut pour les emplois substantivaux et adjectivaux.

82. *Cinq-Mars*, éd. cit., p. 199.

83. *Ibid.*, p. 206.

en figure une sorte d'archétype. Le terme *guerrier* désigne aussi, selon un sens que le *Dictionnaire de l'Académie* de 1835 signale comme soutenu et vieilli, celui à qui plaît la guerre qu'il mène. Et c'est bien ce que signale, chez Vigny, l'historicisation du rapport entre le « guerrier » et le « soldat » : « le soldat est la dernière transformation du guerrier et [...] l'homme de guerre cessera entièrement d'exister, mais dans un avenir très lointain<sup>84</sup> ». Les conséquences en sont proprement narratives et une note de 1832 les explicite : « Est-il concevable qu'il se trouve encore des Poètes pour chanter des batailles gagnées, des combats du fer contre la chair, du feu contre la peau<sup>85</sup> ? » Comme le souligne le glissement de sens que manifeste l'expression « faire le guerrier » dans *Servitude*, le *guerrier* désigne alors, par extension, celui qui la raconte et héroïse le soldat combattant, associe par l'image homérique à la « jeunesse guerrière » le « feu » des regards et la « flamme » des grandes batailles<sup>86</sup>, érige par l'hypotypose ses combats en légende et ses combattants, « hommes braves et généreux<sup>87</sup> », en « *exempla martium viri*<sup>88</sup> » et en mythologie<sup>89</sup>. Or, neuf ans après *Cinq-Mars*, Vigny se refusant à cet *ethos* martial, selon la logique qui est celle de la pensée pacifiste même, ses « guerriers », définitivement renvoyés dans le temps de l'histoire légendaire, ne finissent par évoquer que des « fantômes tourmentés et tordus par les vents », des personnages figés dans les tableaux des « chants tristes et puissants » d'Ossian, que la musique du vieil adjudant de « La veillée de Vincennes » suscite – « des guerriers qui rêvent toujours, le casque appuyé sur la main, et dont les larmes et le sang tombent goutte à goutte dans les eaux noires des rochers<sup>90</sup> ». Le récit de guerre peut ainsi être mis à distance par

84. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., Projet 1832, p. 830.

85. *Journal d'un poète*, note de 1832, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., t. II, 1948, p. 975.

86. *Cinq-Mars*, éd. cit., p. 204.

87. *Ibid.*, p. 237.

88. *Stello*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 538.

89. On pourrait analyser dans ce sens le passage de *Stello* où le Docteur-Noir déconstruit le récit de la bataille d'Hastings pour le réduire, derrière la prosopopée et le vocabulaire homériques, à une construction de langage destinée à mettre en scène des luttes de pouvoir, dévaluées par leur enjeu politique (*ibid.*, p. 536-541).

90. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 734.

le relais des voix des récits rétrospectifs, qui justifie la structure narrative de *Servitude*, avec son récit-cadre et ses trois récits encadrés. La genèse de ce texte, d'abord envisagé comme un « livre comme *l'Imitation de Jésus-Christ*<sup>91</sup> » le suggère : le combat armé constitue un réservoir d'anecdotes destinées à être interprétées au titre de « rudes enseignements<sup>92</sup> » dans ce qui est un récit exemplaire au sens que Susan Suleiman a conféré à ce type de texte<sup>93</sup> :

Je me souviens encore de la consternation que cette histoire jeta dans mon âme ; ce fut peut-être là le principe de ma lente guérison pour cette maladie de l'enthousiasme militaire. Je me sentis tout à coup humilié de courir des chances de crime, et de me trouver à la main un sabre d'esclave au lieu d'une épée de chevalier<sup>94</sup>.

On comprend dès lors l'ambiguïté du récit de guerre chez Vigny, dans lequel les champs de bataille se dédoublent, se déplacent et changent de nature : comme l'armée, microcosme social, est « un livre à ouvrir pour connaître l'humanité<sup>95</sup> », les guerres qui donnent à voir l'« amour sauvage » des armes et de leur gloire, « inutile » ou « vraiment désordonné », sont un exemple de l'exacerbation des passions individuelles et de la nécessité de leur réforme. Dans *Cinq-Mars* déjà, la scène de la bataille de Perpignan est révélatrice. Par une série d'effets de mise en perspective et de dédoublement en tableaux successifs, ses enjeux se démultiplient en fonction des combattants et se brouillent : non seulement tout commence à l'extérieur du champ de bataille par un combat dont les enjeux sont individuels, un duel entre Français qui amuse les Espagnols placés « comme au balcon » et manifestant « les mêmes signes de joie qu'à leurs combats de taureaux » ; non seulement la prise du bastion, de peu d'intérêt sur un plan stratégique, se fait presque par hasard, au détour du duel, par des combattants sans chef, caracolant,

91. *Ibid.*, p. 829.

92. *Ibid.*, p. 789.

93. « Le récit exemplaire. Parabole, fable, roman à thèse », *Poétique*, 1977, n° 32, p. 468-489.

94. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 720.

95. *Ibid.*, p. 725.

se jetant et se poussant « comme des écoliers en vacances » avant de s'embourber et de déborder « en désordre<sup>96</sup> » pour finir victorieux dans un combat peu orthodoxe décrit dans un style héroï-comique; mais surtout, sur le champ de bataille même, l'assaut contre Perpignan est subverti par Richelieu, qui, pour affermir la domination qu'il exerce sur Louis XIII et accroître son pouvoir politique, manipule les armées dont les manœuvres, ralenties et contraires à l'art du siège, sont détournées de leur but premier qu'est la victoire contre l'armée étrangère. Le siège de Perpignan dit en somme l'indistinction des enjeux militaires et politiques; celle-ci fausse la représentation de la bataille en une psychomachie simple qui donnerait à voir l'affrontement clair de deux camps ennemis: relégué au second plan, le combat militaire révèle les manipulations politiques inhérentes aux « passions humaines » que le Pouvoir corrompt et qui sont le sujet réel du récit.

À vrai dire, l'ensemble des textes de Vigny introduit ce rapport axiologique à la guerre, au détriment du référentiel: on pourrait en donner de nombreux exemples, tant du point de vue de la description des personnages historiques que de la structure même des récits. Ainsi, dans *Servitude*, Napoléon est-il présenté comme « le grand égoïste<sup>97</sup> »; et surtout l'enjeu des récits est le portrait du soldat: c'est l'analyse des mouvements de son « cœur », du « spectacle intérieur » des « lentes transformations » de son âme<sup>98</sup>, « toujours repoussée dans ses donations expansives d'elle-même, toujours écrasée par un ascendant invincible, mais parvenue à trouver le repos dans le plus humble et le plus austère Devoir<sup>99</sup> ». Par un déplacement implicite du champ de bataille et de sa nature, le combat est intériorisé: il confronte la loi morale, dictée par le « libre arbitre<sup>100</sup> », à la loi militaire, imposée de l'extérieur par le pouvoir politique, toujours corrompu, selon Vigny, par deux passions humaines agonistiques, l'orgueil, propre

96. *Cinq-Mars*, éd. cit., p. 188, 193, 194.

97. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 789.

98. *Ibid.*, p. 720 et p. 755.

99. *Ibid.*, p. 812.

100. *Ibid.*, p. 722.

aux régimes aristocratiques, ou l'envie, caractéristique des temps démocratiques. Non seulement le récit de guerre n'est pas premier, décalé vers des scènes de garnison, de faction ou de retraite – l'épopée napoléonienne, comme toute guerre en définitive, doit appartenir au passé; mais surtout, lorsque la guerre est décrite, comme dans « La canne de jonc », sa réduction à un corps à corps nocturne sanglant, à une « boucherie sourde et horrible », dégrade les armes et les coups: sur un champ de bataille réduit à une grange devenue « un antre qui puait le sang, la baïonnette perçait, la crosse assommait, le genou étouffait, la main étranglait<sup>101</sup> ». Elle transforme l'image que le soldat a de sa valeur d'« homme de guerre » en tant que tel: transférée sur le plan de l'examen moral, s'y substitue celle, dévaluée, d'un assassin et d'un mercenaire qualifiant ses actes militaires de « crimes ». La guerre est ainsi chez Vigny le lieu d'une conversion interne – en termes militaires, d'un changement de direction<sup>102</sup>, d'une révolution. « J'ai trop aimé la guerre », annonçait le capitaine Renaud: Napoléon décrit, non pas en « empereur, mais [en] Bonaparte soldat », devant Reims, en 1814, « seul, triste, à pied, [...] ses bottes enfoncées dans la boue, son habit déchiré, son chapeau ruisselant la pluie par les bords », le répète après lui: « je suis las de la guerre<sup>103</sup> » – « J'y sentis [...] quelque chose qui tenait du désespoir », commente le premier.

Tout en désignant le combat armé, avec ses guerriers, leurs armes et leur métier, la guerre se donne également dès lors comme un objet abstrait que le récit détermine: elle est un champ d'exploration qu'il faut définir, « sonder » en « dévoilant » l'« idée gigantesque » qui en fait l'essence. « Je venais d'apprendre à mesurer le capitaine [qui ordonnait la gloire des combats], il me fallait sonder la guerre<sup>104</sup> », explique en effet le même

101. *Ibid.*, p. 810.

102. Selon le *Trésor de la langue française*, la conversion, dans l'art militaire, est « un mouvement tactique qui amène un corps de troupe à changer la direction de son front en pivotant ».

103. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 769 et p. 811.

104. *Ibid.*, p. 789.

personnage de « La canne de jonc ». En tant qu'« idée », principe renvoyant à un schéma interprétatif global, elle est allégorisée : sont ainsi combinés des traits structurants qui se rapportent à l'imaginaire politique et philosophique du romancier, et plus particulièrement à la façon dont il cherche conjointement à penser le devenir historique moderne et à représenter l'individu dans ce temps révolutionné.

Du point de vue individuel, sur le plan moral, l'idée de la guerre trouve son expression dans l'emploi intransitif du substantif *lutte* : principe fondamental de la vie humaine, il signifie le « combat corps à corps contre la destinée ». Comme la roue du canon dans *Stello* figure la roue de la fortune, la guerre, dont la souplesse métaphorique peut dire la mobilité, les fractures et les conversions de l'individu, est une métaphore de la vie même, lieu et enjeu d'un « combat perpétuel » : « il faut vivre. Il faut trouver sa place et faire son trou. Moi j'ai fait le mien comme un boulet de canon<sup>105</sup> ».

Du point de vue collectif, sur le plan historiographique, la notion renvoie à la représentation d'une matrice explicative. Les traits qui lui sont attribués empruntent aux formulations allégoriques des théories organicistes de la société. Une double image qui en relève se déploie et fait d'elle un principe ambigu d'animation et de destruction : « race » ou « nation » à part entière, l'armée est un « corps » « en léthargie », « sans mouvement », qui tire sa « vie<sup>106</sup> » de la guerre. Pour autant, selon une rhétorique de la crise et de la pathologie sociale bien connue des contemporains, la guerre, rapportée au corps social, est, par une série de transferts métonymiques, « une de [ses] blessures les plus sanglantes et les plus profondes », une « monstrueuse saignée », une « sueur de sang<sup>107</sup> », une « maladie<sup>108</sup> ». La redéfinition des composantes de la société moderne qui passe par l'éradication conjointe de la guerre et de l'armée apparaît dès lors un enjeu essentiel : il en

105. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 786.

106. *Ibid.*, p. 762-763.

107. *Stello*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 564. La référence christique, au-delà de l'emprunt au vocabulaire révolutionnaire, dit ici le martyr, contre-nature.

108. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 720.

va de la survie de ce « corps social<sup>109</sup> » dans lequel l'armée est un corps étranger – « un corps séparé<sup>110</sup> » –, un corps incomplet, inachevé car il est « celui d'un enfant » ; disloqué, dénaturé même, car il « cherche partout son âme et ne la trouve pas<sup>111</sup> » tandis que sa « poitrine de fer » n'a pas d'« entrailles filiales<sup>112</sup> ». Dans un registre naturaliste très romantique, qui emprunte à une tradition biblique et touche bien encore au registre moral, la guerre est une « noire tempête<sup>113</sup> » contre laquelle l'homme de guerre, sous les traits d'un marin luttant contre et avec les éléments, sur l'océan, doit « s'armer de l'air contre l'air même<sup>114</sup> ». « Pluie de sang<sup>115</sup> », « nuage menaçant et inconnu », « inondation d'hommes<sup>116</sup> » qui provoque des « migrations de peuples sauvages et misérables<sup>117</sup> », la guerre figure alors un principe historique de « bouleversement », d'« éboulement<sup>118</sup> » infléchissant périodiquement la loi civilisatrice du Progrès, que Vigny décrit souvent par la métaphore de la sédimentation géologique pour ne pas céder à la linéarité, par trop simplificatrice, des images progressistes contemporaines :

de temps à autre, un peuple se rue sur un peuple, une race écrase une race, efface ses lois religieuses et humaines, réduit son langage au silence pour en faire une science morte, et recouvre la civilisation précédente de tout le poids de la sienne, comme une couche de terre, éboulée tout à coup, laisse à peine quelques arbres et quelques grands édifices montrer leurs cimes et leurs pointes au milieu des aspects nouveaux des campagnes rajeunies<sup>119</sup>.

Conçue comme un principe de déplacement, à la fois extérieur et intérieur, la guerre chez Vigny est donc moins un enjeu de

---

109. *Stello*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 564.

110. *Servitude et grandeur militaires*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 691.

111. *Ibid.*

112. *Ibid.*, p. 722.

113. *Stello*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 544.

114. *L'Almeh*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 471.

115. *Stello*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 538.

116. *L'Almeh*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 471. La même image figure dans la description de la bataille d'Hastings, dans *Stello*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 540.

117. *Ibid.*, p. 551.

118. *L'Almeh*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 471.

119. *Ibid.*

représentation que l'une des formes d'expression du dynamisme individuel et collectif, caractéristique de la modernité post-révolutionnaire, dont elle fournit un modèle d'intelligibilité. Et c'est dans le mouvement même du langage que tout se joue : le mouvement que représente la guerre n'est pas seulement, pour Vigny, ce que l'on représente et ce que l'on pense, mais ce à partir de quoi l'on pense et ce qui figure le mieux la maïeutique à l'œuvre dans et par les mots. Les emplois métaphoriques du terme révèlent que la guerre est la matrice de tous les textes du romancier, qui exprime ainsi son intuition de la fonction heuristique du langage qu'il conçoit, sans doute à la suite des lexicologues des Lumières, comme le lieu même de l'avènement du sens, de la confrontation des idées et de son efficacité polémique. Nombre de formules, tout au long de l'œuvre, l'attestent qui réactualisent certaines images contemporaines de la réfraction de la violence révolutionnaire sur le langage : « jamais le feu mis à la poudre ne produisit un effet plus prompt que celui de ce seul mot<sup>120</sup> » ; « des paroles fortes et brèves comme le coup d'une hache qui sort fumante d'une tête tranchée<sup>121</sup> ».

Ainsi le mouvement agonistique fournit-il le modèle heuristique par excellence du « combat des idées<sup>122</sup> » et, partant, du progrès dont l'« espèce humaine » est la « grande armée<sup>123</sup> ». La guerre, par un emploi en extension qui joue à plein sur le potentiel métaphorique du mot, définit d'ailleurs la démarche même du penseur comme celle de l'écrivain – et l'image guerrière caractérise souvent chez lui l'écriture même : « on aime la force dramatique comme la guerre, parce qu'il y a mouvement<sup>124</sup> ». L'avocat Fournier qui, dans *Cinq-Mars*, se révolte contre l'injustice brandit ses plaidoyers « comme un guerrier en colère<sup>125</sup> », tandis que Stello, face à l'obsédante question de l'engagement et du

120. *Cinq-Mars*, éd. cit., p. 112.

121. Stello, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 519.

122. *Journal d'un poète*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., t. II, 1948, p. 1184.

123. Discours de réception à l'Académie française, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 1140.

124. *Journal d'un poète*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., t. II, 1948, p. 1132.

125. *Cinq-Mars*, éd. cit., p. 84. Voir aussi un projet de poème en prose sur le poète engagé en 1844 intitulé « Le canon » (*Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1986, p. 335).

« combat politique », se voit intérieurement assiégé par des « diables bleus » qui « font l'œuvre d'Annibal aux Alpes » : leurs coups « f[ont] dans [sa] cervelle le bruit de cinq cent quatre-vingt-quatorze mille canons en batterie tirant à la fois sur cinq cent quatre-vingt-quatorze mille hommes qui les attaquent au pas de charge et au bruit des fusils, des tambours et des tams-tams<sup>126</sup> ». Face à cette confusion représentée par la métaphore de l'assaut armé, l'argumentation du « médecin des âmes » qu'est le Docteur Noir se révèle, à travers les trois récits qu'il propose, tout entière fondée sur le rapport au mouvement, lexicologique et rhétorique, de la langue : les paradoxes de l'ironie et ses procédés, antiphrase, calembours et humour noir, sont des armes qu'il emprunte, on l'a vu, à la rhétorique guerrière et qui font de lui « un général contem[pl]ant, d'une hauteur, l'attaque de son corps d'armée montant à la brèche, et le combat intérieur qui lui rest[e] contre la garnison, au milieu de la forteresse à demi conquise<sup>127</sup> ».

La guerre, dans le texte de Vigny, fonctionne donc bien comme un « mot global » : il en explore le champ sémantique et lexical comme il en exploite la souplesse métaphorique. Il en fait un principe heuristique : au-delà du référentiel proprement dit, elle vient à figurer les conversions et le mouvement de l'histoire individuelle et collective du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle lui sert à esquisser aussi peut-être en filigrane les apories auxquelles on se heurte à chercher à penser, comme il le fait, avec toute la génération des « enfants du siècle », une histoire du progrès intellectuel et moral. Aussi tous ses textes portent-ils l'empreinte, fondatrice et essentielle, de la guerre, jusqu'à la correspondance de la dernière année où la maladie le transfigure en combattant antique pour une ultime « grande lutte »<sup>128</sup>.

---

126. *Stello*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 500.

127. *Ibid.*, p. 556.

128. Voir l'analyse de Madeleine Ambrière, à qui cet essai est dédié, dans : *Au soleil du romantisme. Quelques voyageurs de l'infini*, Paris, Puf, 1998, p. 88 sq. ; et sa Préface au tome V de la *Correspondance de Vigny*, éd. Madeleine Ambrière, Thierry Bodin, Nathalie Preiss et Sophie Vanden Abeele-Marchal, Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 8-17.

## COMITÉ SCIENTIFIQUE

Hava BAT-ZEEV SHYLDKROT (Université de Tel Aviv)  
Françoise BERLAN (Université Paris-Sorbonne)  
Mireille HUCHON (Université Paris-Sorbonne)  
Peter KOCH (Universität Tübingen)  
Anthony LODGE (Saint Andrews University)  
Christiane MARCHELLO-NIZIA (École Normale Supérieure-LSH, Lyon)  
Robert MARTIN (Université Paris-Sorbonne/Académie des inscriptions  
et belles-lettres)  
Georges MOLINIÉ (Université Paris-Sorbonne)  
Claude MULLER (Université Bordeaux 3)  
Laurence ROSIER (Université Libre de Bruxelles)  
Gilles ROUSSINEAU (Université Paris-Sorbonne)  
Claude THOMASSET (Université Paris-Sorbonne)

## COMITÉ DE RÉDACTION

Claire BADIOU-MONFERRAN (Université Paris-Sorbonne)  
Michel BANNIARD (Université Toulouse 2-Le Mirail)  
Annie BERTIN (Université Paris 10-Nanterre)  
Claude BURIDANT (Université Strasbourg 2)  
Maria COLOMBO-TIMELLI (Université degli Studi di Milano)  
Bernard COMBETTES (Université Nancy 2)  
Frédéric DUVAL (Université de Metz)  
Pierre-Yves DUFEU (Université Aix-Marseille 3)  
Amalia RODRIGUEZ-SOMOLINOS (Universidad Complutense de Madrid)  
Philippe SELOSSE (Université Lyon 2)  
Christine SILVI (Université Paris-Sorbonne)  
André THIBAUT (Université Paris-Sorbonne)

## COMITÉ ÉDITORIAL

Olivier SOUTET (Université Paris-Sorbonne), Directeur de  
la publication  
Joëlle DUCOS (Université Paris-Sorbonne-EPHE), Trésorière  
Stéphane MARCOTTE (Université Paris-Sorbonne), Secrétaire de  
rédaction  
Thierry PONCHON (Université de Reims Champagne-Ardenne), Secrétaire  
de rédaction  
Antoine GAUTIER (Université Paris-Sorbonne), Diffusion de la revue



# Table des matières

Présentation	
<b>Olivier SOUTET</b> .....	7
Les traductions espagnoles de Végèce et Frontin au xv <sup>e</sup> siècle. Questions de lexique	
<b>Hélène BIU</b> .....	13
Mots de guerre et guerre de mots chez Vigny: « Je m'en lave les mains, lavez vos noms »	
<b>Sophie VANDEN ABEELE-MARCHAL</b> .....	41
<i>L'Argot de la guerre</i> d'Albert Dauzat, un siècle après	
<b>Joëlle DUCOS</b> .....	63
La première guerre mondiale et les langues régionales en France	
<b>Aviv AMIT</b> .....	89
L'évolution de la langue militaire allemande après 1918	
<b>Gérard REBER</b> .....	107
Le croate et le serbe entre deux terminologies militaires	
<b>Samir BAJRIĆ</b> et <b>Dubravka SAULAN</b> .....	125
Résumés / Abstracts .....	143

